



LE BOUQUINISTE.



OUQUIN est un vocable d'origine belge, j'en appelle à M. Willems, cet heureux autocrate du flamand, ainsi qu'aux philologues un peu trop irascibles de Ghyverinckhove et de Droogenbroodhoeck. De plus la Belgique est un pays où les bouquins, malgré l'assertion discourtoise de M. Gustave Haenel, ont toujours été en honneur, un pays où l'on en a fabriqué une prodigieuse quantité, et où, par la permission divine, on en fabriquera encore davantage; de sorte que le sujet où je vais entrer est un

sujet éminemment national, comme on parle à la chambre et dans nos journaux patriotes rédigés par des étrangers qui, au fond, se moquent de nous.

Le mot *bouquin* s'applique principalement aux vieux livres. Le *Dictionnaire de l'Académie* affirme que c'est à ceux dont on fait peu de cas: hérésie exorbitante, que n'a point relevée cependant le bibliophile Charles Nodier, dans ses vives



attaques contre ce dictionnaire ; mais il s'en est constitué, il est vrai, l'apologiste depuis qu'il occupe un fauteuil au collège des Quatre-Nations.

Les *Bouquins*, au contraire, sont les bons livres ; ceux qui ont reçu la consécration du temps. Il y a entre eux et les in-octavo illustrés que desserre chaque jour la presse, autant de distance qu'entre un gentilhomme de vieille roche et un financier dont la face vaniteuse est encore humide de la savonnette à vilain.

C'est par la plus criante des confusions qu'on a rangé, parmi les bouquins, le rebut de la littérature.

Toutefois je l'avoue avec douleur, la faute en est, en grande partie, à ceux qui se parent audacieusement du beau nom de bouquiniste.

Un bouquiniste devrait être à la fois bibliophile et bibliographe : aimer les livres et les connaître.

Un bouquiniste, si chaque chose était à sa place, réunirait toutes les qualités que prétendait posséder le docteur Pancrace : il serait homme de lettres, homme d'érudition, homme de suffisance, homme de capacité, homme consommé dans toutes les sciences, naturelles, morales et politiques, homme savant, savantissime, *per omnes modos et casus*. Sachant, *superlative*, fable, mythologie, histoire, grammaire, poésie, rhétorique, dialectique et sophistique ; mathématiques, onirocritique, physique et métaphysique, cosmométrie, géométrie, architecture spéculoire et spéculatoire ; médecine, astronomie, astrologie, physiognomonie, métoposcopie, chiromancie, géomancie, etc. En outre, et le docteur Pancrace, dans sa modestie, l'avait complètement oublié, il devrait être homme d'un goût fin et délicat. Observation d'une futilité extrême aux yeux de nos hommes de génie qui ont pris le goût en horreur.

Quant à moi, je n'ai trouvé encore que deux individus qui remplissent ces conditions à la lettre.

Et pourtant l'on se pose en bouquiniste, on affiche les prétentions les plus orgueilleuses. Ah ! le bouquinisme a donc aussi son usurpation comme les autres gloires et les autres grandeurs !

Mais attendu qu'il y aurait de l'absurdité à donner ce que je connais pour la mesure de ce qui est, il serait juste, pour avoir une statistique exacte des bouquinistes, de parcourir attentivement les différentes classes dans lesquelles ils se partagent.

Et d'abord, s'offrent à nous le bouquiniste amateur et le bouquiniste spéculateur et industriel ; celui qui achète et celui qui vend.

Les amateurs se divisent à l'infini, il y en a presque autant d'espèces ou de nuances que de caractères individuels : *tot capita tot census*.

L'un ne recherche qu'un genre de livres ; il est absorbé par une spécialité ; il n'estime que l'histoire ou n'a de vénération que pour les mathématiques.

L'autre s'attache aux livres singuliers, bizarres ; plusieurs n'estiment que les Elzeviers ou les Aldes, un petit nombre ne se passionne que pour les exemplaires imprimés sur peau de vélin ; j'en sais qui, ne prisant que les manuscrits, ne pardonneront jamais à Guttenberg ni à Faust. Si vous n'adorez que les *incunables*, si vous croyez que l'imprimerie et l'esprit humain ont dégénéré à partir du seizième siècle, votre voisin, au contraire, bibliophile essentiellement progressif, méprise tout ce qui n'appartient pas à la typographie moderne, à la typographie pittoresque.

Celui-ci, moins exclusif, aspire à tout absorber; comme Van Bavière, il voudrait avoir tous les livres sans exception et les avoir même plusieurs fois, afin de réaliser ses rêves de pasbibliothèque et de dispositions systématiques. Chez lui, la reliure à fermoir ou celle à la jésuite y coudoie les reliures de Bozerian et le cartonnage à la Bradel; les manuscrits font bon accueil aux imprimés, le passé et le présent y vivent en frères, toutes les facultés s'y rassemblent dans une concorde admirable.

La mode, cette grande loi sociale, si capricieuse et si tyrannique, n'a pas moins influé sur le *bouquinisme* que sur le reste des choses de ce monde. Tel livre, vendu au poids de l'or dans un temps, a été vilipendé dans un autre, tandis que, au contraire, des volumes jadis sans valeur ne s'acquièrent aujourd'hui qu'à des prix fabuleux, pour retomber ensuite à la cote la plus basse, à peu près comme ces papiers publics et ces coupons d'actions industrielles qui conduisent tour à tour les spéculateurs de la misère à la fortune, de la fortune à la misère.

Au dix-huitième siècle, quand régnaient l'esprit philosophique et le scepticisme voltairien, on recherchait avec avidité tout ce qui était de nature à compromettre l'Église; les satires religieuses, les attaques contre la papauté, les facéties sur les moines se payaient très-chèrement. C'est alors que le livre imaginaire des *Trois Imposteurs* causait de pénibles insomnies aux amateurs désappointés et que le recueil de Pasquilles, pour lequel Daniel Hensius avait offert jusqu'à cent ducats, était considéré comme la plus délicieuse des plaisanteries par des hommes qui ne plaisantaient guères.

En Belgique néanmoins, pays généralement orthodoxe, ces sortes d'ouvrages n'entraient que dans les collections d'un petit nombre de curieux. Il y avait alors des bibliophiles qui s'attachaient à compléter tout ce qui a été écrit sur le Jansénisme ou sur les jésuites. Les éditions *variorum* et *ad usum Delphini*, les traités sur la magie, les gaités fescennines étaient, vers cette époque, à l'apogée de leur gloire.

Lambinet, La Serna fixèrent l'attention sur les éditions du seizième siècle, dont la valeur augmente chaque jour quand elles appartiennent à la Belgique. Ermens, Verdussen et beaucoup d'autres, recueillirent des matériaux pour l'histoire du pays.

Quand ils se livraient à leurs investigations, la concurrence n'était pas aussi active que de nos jours. Mais d'un autre côté la suppression des monastères, en donnant lieu à un déplorable gaspillage, n'avait pas encore jeté dans la circulation une foule d'ouvrages peu connus.

Une classe de livres à laquelle naguère on ne pensait pas, ce sont les anciennes poésies, les vieilles légendes, les contes populaires. Quelques volumes de cette espèce coûtent plus maintenant qu'une nombreuse bibliothèque autrefois. Et qu'on ne se hâte pas de blâmer cette tendance du bouquinisme; je sais bien que, dans tout cela, il y a souvent plus d'affectation que de zèle sincère, que la bibliophilie a aussi ses faux enthousiastes et ses tartufes, que le *cant* des Anglais y domine comme ailleurs, que le goût est souvent sacrifié à la singularité; mais le zèle simulé conserve; c'est beaucoup d'arracher à la destruction les monuments du génie primitif de nos pères, les titres fondamentaux de notre littérature, et s'ils sont loin d'avoir le même intérêt, on ne saurait affirmer qu'aucun soit parfaitement inutile, en vertu de cette maxime énoncée par Pline l'Ancien, et qui

devrait servir de devise à tout bibliographe : Il n'est pas de si méchant livre dont on ne puisse profiter par quelque endroit.

L'histoire nationale trône en souveraine dans nos bibliothèques. Rien de ce qui la regarde n'est réputé indifférent. Le bouquiniste le plus ignare ne lâchera qu'à bonne enseigne la moindre paperasse relative au pays. Voyez ce brocanteur, dans son échoppe ; il sait à peine lire la lettre moulée, mais il lit parfaitement dans les yeux de l'amateur le prix du bouquin qu'il marchandé, et le nom de l'amateur n'est pas pour lui moins significatif. Quand M. S. touche un livre, on devine, sans crainte de se tromper, qu'il s'agit des annales de la Flandre, de la langue flamande, de quelque chose de flamand, n'importe quoi. Le volume se vend en conséquence.

Les bibliothèques locales, telles que celles de M. Bloemaert pour Audenarde, et de M. Verachter pour Anvers, donnent de l'importance à des chiffons qui n'en auraient aucune en restant isolés, mais qui en acquièrent une très-grande par juxta-position.

On l'a souvent remarqué : dans aucun temps l'histoire n'a excité une sympathie aussi universelle ; c'est peut-être que jamais époque n'a éprouvé plus vivement le besoin des enseignements du passé, et que chacun se sent appelé à intervenir dans les événements historiques.

Nous pourrions former une liste assez longue des Belges qui ont dû quelque réputation à leur goût pour les livres, et dont les noms sont encore prononcés dans les ventes avec une sorte de respect, lorsqu'on rencontre leur devise ou leur vignette. Pour moi, je laisse rarement échapper l'occasion de m'enrichir des volumes qui portent le *meer is in u* de la Gruuthuyse, la bande d'or en champ de gueules du cardinal d'Alsace, le *museum* des pères Bosch et Smits, et de François Mols, la cigogne de Foppens, les deux coqs de Nelis, le navire du capitaine Michiels et l'Érasme de Van Hulthem.

Nelis, quand il n'était encore qu'un petit abbé sans bénéfice, avait fait sa cour aux ministres et s'était mis à l'unisson des philosophes qui envahissaient la politique. Bibliothécaire de l'université de Louvain, il se plaignait de la *barbarie* des docteurs de l'*Alma mater*. Il s'était procuré pour son usage particulier une imprimerie, qu'il faut ranger dans la liste des typographies privées, avec celle du prince de Ligne à Belœil, et la chose avait été considérée comme une infraction aux règlements de police. Dans la suite, quand sa fortune s'accrut et que ses idées se modifièrent, sa passion pour les bouquins survécut à ses anciennes adorations et ne fit que s'accroître. Lorsqu'il s'exila de la Belgique, il alla se fixer à Rome, où il fit la connaissance du chevalier Azarra et de la plupart des savants de cette capitale de la chrétienté. Ses livres le consolèrent de la perte de sa patrie ; il en rassembla de tous côtés et quand MM. Lammens et Bayens, l'un professeur d'histoire, l'autre de législation à l'école centrale, allèrent le visiter, ils eurent quelque peine à le découvrir sous un monceau d'in-folio.

Une grande jouissance du bouquiniste consiste à se procurer à peu de frais une rareté véritable : le sentiment de joie qu'il éprouve en faisant cette conquête, ne procède pas de l'avarice, mais de la conscience de son habileté. Le triomphe du génie est d'exécuter de grandes choses avec de faibles moyens. Parlez-moi de soumettre un vaste empire avec une petite armée, à la bonne heure ; mais quel miracle y a-t-il à se procurer la victoire en mettant sur pied un million d'hommes ?

M. Lecandele n'admettait sur ses rayons que des livres à bon marché, et, à force de chercher, il dénichait les *articles* les plus précieux presque sans bourse délier. M. Leclercqs, moins parcimonieux, avait à lutter contre l'économie de sa femme que le bouquinisme n'avait pas séduite, quoiqu'il eût pris à ses yeux les traits respectables de son mari. Pour échapper aux tracasseries domestiques, le pauvre homme avait donc été obligé de louer en tapinois une maison où il portait clandestinement ses emplettes. C'est là, qu'à sa mort, on a trouvé le procès original du comte d'Egmont.

Qui n'a connu le spirituel Delmotte, pour qui les exemplaires sur papier de couleur avaient un charme tout puissant ?

Qui n'a pas admiré l'adresse prodigieuse de Paelinck, devenu, vers la fin de sa vie, meilleur restaurateur de livres que peintre et qui d'un volume dévoré par les mites en faisait un presque neuf ? Cette industrie, qu'il n'appliquait qu'aux ouvrages ornés de gravures sur bois, passait tout ce qu'on peut imaginer. Je la mets, pour mon compte, bien au-dessus de ce talent trompeur de nos typographes, qui ne trompent pourtant personne, quand ils ont la prétention de fabriquer du vieux. Reproduisez, ainsi que le font nos sociétés de bibliophiles, reproduisez de vieilles impressions qui sans cela s'anéantiraient, mais ne multipliez pas les maladroits *fac simile* qui rappellent ces vers de Delille :

Artifice à la fois impuissant et grossier :
Je crois voir cet enfant tristement grimacier,
Qui jouant la vieillesse et ridant son visage,
Perd, sans paraître vieux, les grâces du jeune âge.

Je n'ose vous parler du comte Pichault de Fortsas et de sa fantastique bibliothèque, parce que des hommes graves ont été pris à cette délicieuse mystification. O ! pourquoi Van Hulthem n'a-t-il point assez vécu pour être trompé comme tant d'autres plus fins que lui ?

Je n'oublierai jamais VanHulthem. Enfant, je m'étais attiré son affection, je l'ai conservée jusqu'à la fin de sa vie. Van Hulthem possédait des connaissances étendues en bibliologie, mais, dans ses dernières années, il avait fermé hermétiquement l'in-folio de son érudition, il ne répondait plus, et, changeant complètement les rôles, il adressait des questions à son interrogateur. Le commandeur de Nieuport prétendait qu'il m'embouquinait. Il se faisait, au reste, une très-mince idée du mérite de son confrère à l'académie, et le traitait souvent avec une dureté fort déplacée, ailleurs que sur les galères de Malte.

Il est manifeste que Van Hulthem avait reçu de la nature un esprit médiocre, et qu'il était souvent d'un ridicule achevé : mais son amour sincère pour les sciences et les arts, les encouragements qu'il leur donnait, les services qu'il ne cessait de leur rendre, sa loyauté, son indépendance, méritaient certainement des égards et même de l'estime.

Ceux qui l'ont pratiqué se souviendront longtemps de sa tournure empesée, et aussi gauche que les in-octavo mal bâtis à la hollandaise, de son regard vitreux, de ses gestes pointus, de sa prononciation gantoise et de son cri de guerre : *je l'ai !* Le peintre Odevaere qui ne pouvait lui pardonner sa prédilection pour Paelinck,

excellait à rendre sa charge; il le copiait de la manière la plus bouffonne. Les livres, et après eux à une distance respectueuse, le punch et le vin de Bourgogne, les livres belges, composés par des Belges et imprimés en Belgique, étaient les seules passions de Van Hulthem; j'allais omettre les belles images. S'il eut quelquefois du penchant pour les réalités, il était trop timide et trop maladroit pour pousser sa pointe. Jeune encore, il se crut amoureux d'une madame Rapp, qui n'était rien moins que cruelle. On avait beau l'encourager; Van Hulthem, qui se croyait traité avec rigueur, répétait chaque jour en soupirant : Hélas ! Madame, il y a entre nous deux une planche bien épaisse ! La dame, qui aurait à moins franchi des montagnes, se tuait à lui faire comprendre qu'il se désolait d'une bagatelle. Enfin la planche disparut, le mari partit pour l'autre monde, mais Van Hulthem, effrayé de sa position critique et convaincu qu'il serait plus mal mené que jamais, s'enfuit loin de sa tigresse... Ce fut son premier et son dernier amour.

Les mêmes goûts auraient dû l'engager à se déclarer le chevalier d'une bibliomane contemporaine. Anne-Thérèse-Philippine, comtesse d'Yve, était née à Bruxelles, le 28 juillet 1758; sa fantaisie pour les livres, en l'éloignant du mariage, ne l'avait pas empêchée de se mêler d'intrigues politiques; elle avait pris part, autant qu'une femme le pouvait, à la révolution brabançonne et le maussade pamphlet intitulé : *Voyage de Sainte Dymphne*, a cherché à lui faire expier, par de mauvaises plaisanteries, sa sympathie pour les adversaires de l'Autriche.

Elle se moqua de ce méchant livre et pour mieux se venger elles'en procura une multitude de bons et de précieux. Van Hulthem, qui avait négligé d'être son galant pendant sa vie, lui fit la cour après sa mort, en achetant beaucoup de ses curiosités bibliographiques quand sa bibliothèque fut vendue, au mois de novembre 1820.

On dira de Van Hulthem tout ce qu'on voudra, mais on ne l'accusera jamais pertinemment d'avoir mis la lumière sous le boisseau, ni d'avoir été un bibliotape. En effet, il prêtait volontiers ses livres à ceux qui savaient en faire usage, et quand un volume difficile à trouver venait au-devant de lui, il en achetait plusieurs exemplaires pour les offrir généreusement à des gens de lettres de ses amis.

Lammens, lui, était plus mercantile; bibliomane consommé, il envisageait principalement la bibliographie dans ses rapports avec le commerce. Au demeurant, semblable aux personnes de sa sorte, quoiqu'il fût excellent compagnon, il mettait au-dessus de toutes les connaissances celle de la forme extérieure des livres. Il avait du moins l'avantage de ne point soutenir cette opinion saugrenue avec l'orgueil chagrin et hargneux de beaucoup de bibliophiles qui se moquent, et pour cause, de l'esprit et du goût, taxant d'ignorance et de lèse-majesté littéraire quiconque se rend coupable de la plus légère inadvertance dans tout ce qui tient au matériel des arts graphiques, bien qu'eux-mêmes ils tombent à tout bout de champ dans des bévues énormes.

Les bouquinistes marchands en voulaient beaucoup à Lammens qui allait sur leurs brisées sans payer patente, et qui, dans les ventes publiques, leur faisait essayer de rudes échecs.

Ses ennemis les plus implacables se trouvaient parmi les bouquinistes classiques; car il en est qu'on peut appeler ainsi, pour les distinguer des bouquinistes romantiques qui marchent avec leur siècle et en affectent les allures.

Le bouquiniste classique est ordinairement contrefait; sa taille est déjetée, ses

jambes cagneuses, son dos arrondi, ses bras mal attachés, son cou tors, sa face ridée, le cuir tanné, éraillé, rabougri comme une vieille reliure; mais son regard a conservé une vivacité malicieuse, une expression pleine d'astuce, tour à tour calme et méprisante; quant à son costume, c'est une friperie incomparable, la plus ridiculement dépenaillée, et dont la poussière et la crasse rendent les couleurs problématiques. J'ai connu un de ces originaux qui se vantait de porter depuis quatre ans le même habit; on ne le renouvelait que par pièce, comme le couteau de Jeannot.

Il y a à Paris et ailleurs de pareilles caricatures, mais chez nous leur bizarrerie est plus tranchée, plus brusque, plus franchement brutale. Un trait qui caractérise ici les bouquinistes de cette classe, c'est qu'à l'avidité du gain, ils joignent quelquefois le regret de vendre, et semblent ne se dégarnir de tel volume que par une condescendance toute particulière pour l'acheteur. En outre, ils se servent d'un jargon ou d'un argot qui les distingue. A force d'épeler des titres d'ouvrages, ils ont retenu des mots de toutes les langues, qu'ils estropient avec un sérieux à faire envie à un doctrinaire, et en désapprenant le flamand, ils sont arrivés à un patois hybride, qui est bien loin de ressembler au français, le *thiois-wallon*.

Ce baragouin était devenu presque incompréhensible dans la bouche d'un de nos bouquinistes les mieux connus. Bernard De Bruyn, de Malines, après avoir été apothicaire, s'était fait libraire-antiquaire, comme on dit en Allemagne. Représentez-vous ces lettres majuscules historiées des imprimeurs du seizième siècle, lesquels forment des espèces de magots d'une laideur fantastique et mysticoquentieuse. Il y a là des nez qui auraient pris cent fois Strasbourg et des mentons en promontoires où Lilliput aurait pu tenir. Eh bien! ces grotesques vous donneront une idée du sieur De Bruyn; une tête en pain de sucre dont l'extrémité soulevait une courte perruque, une physionomie grimaçante, rissolante, pantelante; une peau safranée pareille à du papier moisi, et dont les rides formaient les pontuseaux; des oreilles rouges et déroulées, des yeux de satyre toujours chassieux et égarés, une bouche fendue jusqu'à l'occiput, un sourire d'une bêtise à souhait pour égayer les mélancoliques; enfin, l'encolure d'un orang-outang sur les épaules duquel on aurait jeté une redingote étriquée, sale et râpée: voilà le portrait de ce drôle de corps, que l'on rencontrait à toutes les ventes, et qui avait constamment quelques huissiers à ses trousses, attendu qu'en encombrant sa maison de bouquins, il ne se piquait pas d'une grande régularité commerciale.

Ce magasin de livres n'avait rien de bien particulier: il y régnait un laid désordre, et puis c'est tout; il n'approchait pas de l'indéchiffrable édifice qui s'élève à Bruxelles, non loin de la porte de Hal: grange spacieuse, percée de quelques lucarnes et divisée en plusieurs étages, où l'on se guinde, à ses risques et périls, au moyen d'une corde et d'une échelle de meunier; là règne, sur des tas de volumes, le roi des bouquinistes de Belgique: j'ai préparé tout à l'heure la palette qui pourra servir plus tard à sa peinture.

A ces industriels stationnaires j'opposerai le bouquiniste du mouvement; celui-ci est coiffé à la façon des personnages de Leys ou de Keyser, il a nécessairement des moustaches et une barbe *jeune Belgique*, sa mise est à la mode et soignée; il parle avec solennité, et vous salue, dès que vous pénétrez dans sa boutique, de considérations humanitaires, accompagnées de trois ou quatre synthèses dé-

robées aux cours de l'université libre. Tenez-vous pour averti, ce monsieur se constitue libraire par excellence des sciences morales et politiques.

Et où les cuisinières iront-elles, s'il vous plaît, acheter le *Secrétaire des amants*, le *petit Albert*, ou l'*Interprétation des songes*, les écoliers des volumes dépareillés de Voltaire ou les chansons de Béranger? Chez le bouquiniste en plein vent, qui étale sa marchandise sur des escabeaux aux portes de la ville, ou promène son bazar nomade sur une charrette attelée d'un cheval étique, dont la patience et l'abstinence sont un modèle touchant, quoiqu'inaperçu, de philosophie et de résignation. Ce bouquiniste-ci tient des deux autres; il en procède en vertu de l'éclectisme préconisé par M. Cousin, ce sage enfin parvenu de chaire en chaire jusqu'au fauteuil ministériel. Moins burlesque que le classique, il n'a point les prétentions du romantisme : une chose lui appartient en propre, il est, au fond, esprit fort et même un peu républicain. Ordinairement c'est un ancien militaire, qui joint à la littérature du règlement la métaphysique du corps de garde.

Il est temps de m'arrêter ; je finis de peur qu'on ne me renvoie à mes bouquins, et qu'on ne me dise comme le cardinal d'Este à l'Arioste : *Ove diavolo, messer, avete pigliato tante coglionerie* ; où diable, mon cher, avez-vous pris toutes ces folies?

Le baron DE REIFFENBERG.



**LES BELGES
PEINTS
PAR EUX MÊMES**

